

LE BPS22, À CHARLEROI, OFFRE SA PREMIÈRE EXPOSITION MONOGRAPHIQUE À ANITA MOLINERO, 'SCULPTRICE DU FEU'

Anita Molinero, figure majeure de la scène artistique française, utilise les rebuts du monde contemporain pour forcer notre civilisation du déchet à s'appréhender telle qu'elle est.

Peu d'oeuvres donnent à voir l'éclatante puissance, pourtant bien réelle, de la négation. La confrontation et l'opposition comme voies créatives à suivre s'imposent naturellement au sein de la pratique d'Anita Molinero (1953, Floirac). Faut-il y voir l'héritage d'un père «anarchiste» espagnol qui peignait à ses heures dites perdues ? Peut-être. Ce qui est indubitable, en tout cas, c'est que dès ses débuts, au milieu des années 1970, à l'Ecole supérieure des beaux-arts de Marseille, la jeune étudiante qu'elle est refuse ce qui s'offre à elle de évidente, se dessinant par là un sillon pour le moins singulier dans le champ artistique. Elle le détaillait de manière très révélatrice dans un entretien réalisé par Alain Berland et Valérie Da Costa (*Particules* n°22, décembre 2008 / janvier 2009): «Pendant mes études aux beaux-arts, je peignais, mais je n'étais pas très douée pour la sculpture et la technique. Je me suis alors dit que l'inconnu de l'art devait certainement passer par la

confrontation à celles-ci. C'était un petit manifeste très privé, fait de négations, portant sur les conditions que l'on se donne pour arriver à faire quelque chose qui soit suffisamment nouveau et devienne un jour une création.»

Ce choix téméraire, qui va imprégner ses premiers travaux, un mur de l'exposition au BPS22 le restitue à la faveur d'une série d'images d'époque. Le visiteur découvre des assemblages hétéroclites qui disent une autre ligne de force de cette démarche donnée à voir pour la première fois en 1985: le primat absolu accordé à la matérialité, au détriment du concept ou de l'esquisse. «La grande difficulté pour Anita Molinero, c'est qu'elle ne possède pas de savoir-faire, elle ne sait pas souder ni tailler dans le marbre, cadre Camille Gouget, commissaire de l'évènement. Ces contraintes techniques vont la mener, au départ, vers des pièces assemblées. Il s'agit pour elle de faire se rencontrer des éléments de la contemporanéité — cartons, mousses diverses, bouteilles en plastique, films alimentaires, emballages en tout genre... — par le biais de différents liants, colle et autres types d'attaches. On voit surgir la préoccupation qui va la mobiliser jusqu'à aujourd'hui,

Focus Le Vif / 8 octobre 2026
Le BPS22, à Charleroi, offre sa première exposition monographique à Anita Molinero,
"sculptrice du feu" / par Miehel Verlinden

c'est-à-dire le rapport de force entre les matériaux. Chez elle, les rencontres ne sont jamais douces: il y a à chaque fois des gestes que l'on peut qualifier de bruts, violents et même sauvages. Des cartons écrasés, du papier lacéré, des tee-shirts déchirés....»

Monstruosité consumériste

Cette «sauvagerie», une dimension revendiquée par Molinero qui, tout en évitant les commentaires sur son œuvre, suggère que *«les gestes qui sont appliqués à sa sculpture pourraient être interprétés comme de la colère ou de l'hystérie»*, va passer à la vitesse supérieure au début des années 2000 — Tchernobyl avait déjà, dès 1986, installé dans son travail l'idée d'une matière contaminée, diffuse, potentiellement nocive. Dans le quartier marseillais de la Belle-de-Mai, où elle vit alors, elle assiste à ce qu'elle définira plus tard comme *«un choc esthétique»* fondateur. Lors d'une manifestation, un groupe de jeunes boute le feu à plusieurs poubelles. *«Ces objets fondus vont devenir à ses yeux de véritables sculptures»*, analyse la curatrice. Sortes de ready-made, ces bacs à déchets qu'elle chauffe jusqu'au seuil de l'informe sont devenus emblématiques de son travail. *«Partout où ce pan de son œuvre est montré, des personnes s'offusquent, affirmant que ce n'est pas de la sculpture, que ce n'est pas de l'art»*, glisse Camille Gouget. Il reste que cet aspect volontairement repoussant porte une charge éminemment politique: pour l'artiste, la poubelle constitue le *«signe de la monstruosité de notre consommation»*.

Cette approche ne manque pas de déconcerter les institutions, qui vont paradoxalement faire beaucoup pour sa reconnaissance — elle ne sera présentée en galerie qu'à partir de 2007 — tout en éprouvant des difficultés à étiqueter

une pratique postmoderne marquée par des matériaux très pauvres et des contours anticonformistes, quand ils ne sont pas carrément taxés de «vulgaires». *«Elle va très vite être qualifiée de punk, un mot qu'Anita Molinero n'utilise jamais à propos d'elle-même, car on ne sait pas quelle étiquette apposer à cette production qui arrive après une certaine culture du geste et de l'objet, dans la foulée d'un sculpteur comme César ou de quelqu'un comme Fontana»*, souligne celle qui vient de publier un livre de conversations avec l'artiste aux éditions Tandem. De tout cela, *Sculpture Is Not Dead*, sous-titre de l'exposition, porte la trace, non sans en sous-entendre davantage. La commissaire précise: *«À mes yeux, ces sculptures sont extrêmement vivantes, c'est d'ailleurs ce que j'ai essayé de recréer dans la scénographie. Et quiconque les traverse peut ressentir une toxicité encore à l'œuvre dans les matériaux. Les poubelles sont étirées sous l'action d'une force encore agissante. Les pièces semblent encore chaudes et fumantes, comme si l'on arrivait sur un champ de bataille.»*

Métamorphisme

L'erreur majeure que l'on pourrait commettre à propos d'Anita Molinero serait de l'envisager comme une artiste brute, en raison du caractère immédiat des gestes qu'elle met en œuvre ainsi que de l'aspect pauvre, voire trivial, des matériaux auxquels elle recourt. Au contraire, l'intéressée possède une grande connaissance de l'histoire de l'art — elle considère le *Monument à Balzac* de Rodin, en raison des orbites de ses yeux, comme la première grande sculpture moderniste, et évoque souvent les bronzes de Degas —, qui infuse son travail. Bien sûr, d'autres influences, tout aussi agissantes, viennent se superposer.



Vue de l'expo © Leslie Artamonow

La révélation survient en pénétrant dans la salle Pierre Dupont, où un immense mur exhibe *Vlami-Maki* (2026, ci-dessous, ©BPS22), installation *in situ* composée de matériaux hétérogènes glanés dans la région de Charleroi puis entièrement gainés de Vénilia rouge brillant, ce film plastique adhésif décoratif utilisé pour recouvrir meubles et surfaces, selon un protocole élaboré dès 2001. L'œuvre renvoie directement au cinéma d'anticipation, importante source d'inspiration de la plasticienne. Il est question ici d'un cyborg de *Terminator 2* ayant la capacité de prendre la forme de ce sur quoi il se camoufle. En certains endroits, l'œil reconnaît une portière de voiture, des chaises, mais, en d'autres, il échoue à distinguer ce dont il s'agit. A mesure que les formes se dérobent, l'objet bascule du côté de cet «informe» cher à Georges Bataille: la mise en crise de la forme, son déclassement. Quelque chose comme un crachat lancé à l'ordre des choses. Tout un (dé)programme.



Focus Le Vif / 8 octobre 2026
 Le BPS22, à Charleroi, offre sa première exposition monographique à Anita Molineo,
 "sculptrice du feu" / par Miehel Verlinden

GALERIE CHRISTOPHE GAILLARD
www.galeriegailard.com